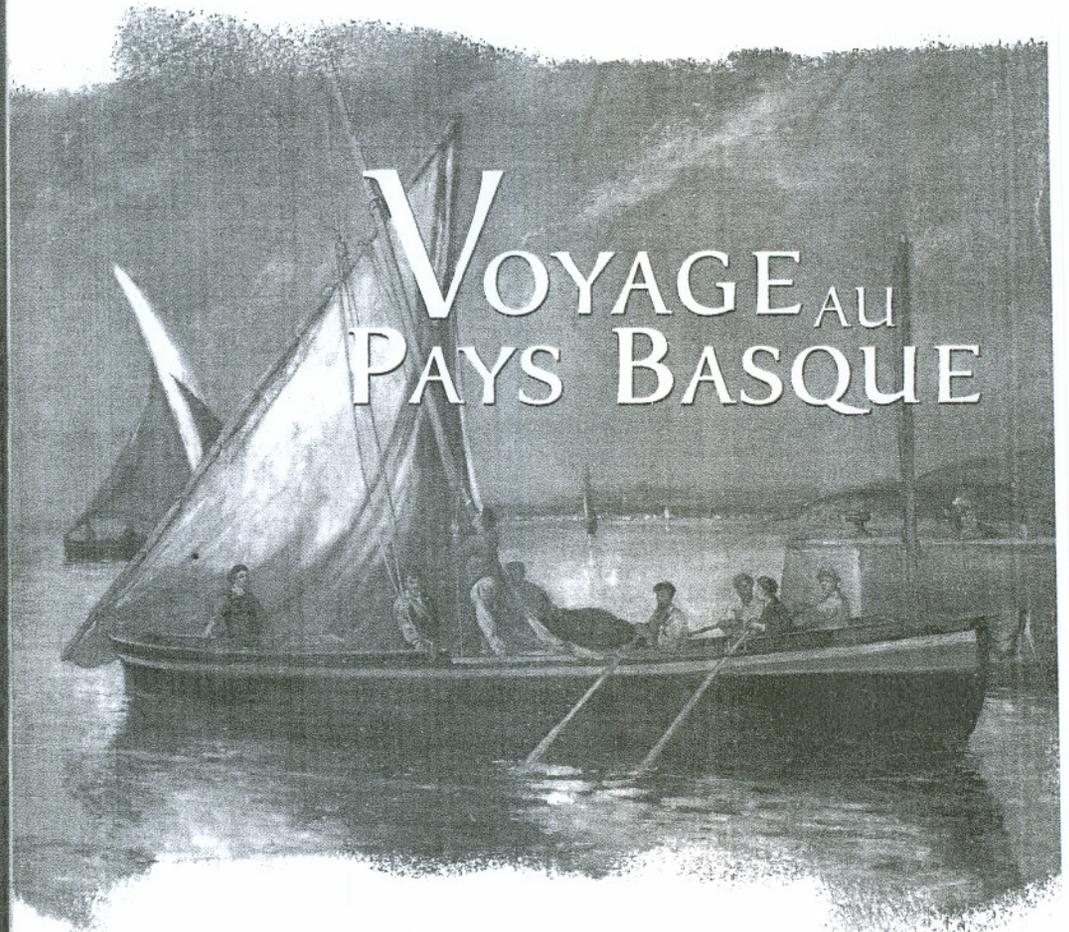


Voyages d'écrivains au XIX^e siècle. Edition augmentée.



VOYAGE AU PAYS BASQUE

Eugène Viollet-le-Duc ✓

Stendhal ✓

Théophile Gautier ✓

Gustave Flaubert ✓

Victor Hugo

Hippolyte Taine ✓

Prosper Mérimée ✓

Alexandre Dumas ✓



pimientos

NOBLES VIES — GRANDES OEUVRES

DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

(Mars 1925)

1. — *Le Chevalier de l'air. Guynemer*, par HENRY BORDEAUX, de l'Académie française.
2. — *Victor Hugo*, par MARY DUCLAUX.

Pour paraître prochainement :

Charles de Foucauld, *explorateur du Maroc, ermite au Sahara*, par RENE BAZIN, de l'Académie française.
La Vie de J.-H. Fabre, par ÉDOUARD MAYNIAL.
Henri Poincaré, par PAUL APPELL, de l'Académie des sciences.
La Vie de Lamarck, par COSTANTIN.
Poussin, par JOSEPH AYNARD.
Saint Vincent de Paul et la charité, par GEORGES GOYAU, de l'Académie française.
Etc.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1925.

VICTOR HUGO

PAR

MARY DUCLAUX



PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^e, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6^e

Tous droits réservés

CHAPITRE III

LE VOYAGE D'ESPAGNE

Ce voyage en Espagne allait frapper l'esprit du jeune Victor. C'est le grand événement de son enfance. Il y avait une certaine affinité naturelle entre le petit garçon posé, « qui parlait peu et jamais qu'à propos » et le fier génie espagnol : quelque chose de sévère, lequel pourtant comporte un peu d'emphase ; quelque chose de réservé, mais qui ne craint pas le magnifique ; une grandeur superbe plus près du grandiose que du grand. Dans l'âme d'un jeune garçon de neuf ans, c'étaient là des qualités en herbe auxquelles le soleil castillan prodiguait ses rayons efficacement.

L'enfant était impressionné par le spectacle d'un pays conquis, occupé par l'ennemi, et cependant n'ayant rien perdu de sa dignité, qui croyait encore dans le triomphe ultime de son droit, qui maintenait sa volonté et méprisait l'envahisseur. C'était là une leçon qu'il n'allait jamais oublier : la grandeur d'âme peut être plus forte que la force, et le vaincu rester un héros en face du vainqueur.

Le voyage était assez long et même aventureux depuis cette première petite ville espagnole, que les voyageurs trouvaient au pied des Pyrénées, — Hernani, dont le nom n'allait plus jamais s'effacer du souvenir de Victor — jusqu'à Madrid. Lorsqu'ils y arrivèrent, le général Hugo n'y était pas, étant parti pour quelque visite d'inspection ; et pendant six semaines enchantées ses trois fils, libres de tout joug et de toute autorité (car leur mère leur laissait en ce moment la bride sur le cou), se saturaient de beauté et de splendeur, se délassant des contraintes de leur voyage dans le brillant désœuvrement d'une ville méridionale ; mais sitôt que le général fut de retour à Madrid, Eugène et Victor entraient comme pensionnaires au collège des Nobles. Les études du frère aîné étaient terminées ; il allait avoir douze ans, il entrait dans le corps des pages du roi ; à quatorze ans, il sera officier. Eugène et Victor n'en étaient pas encore là. Il fallait passer auparavant par le collège qui élevait à Madrid les fils des grands d'Espagne.

Ce collège était tenu par des moines. Il était sévère, et surtout, sans doute, pour les fils du général commandant l'armée d'occupation.

Les jeunes hidalgos ne s'adressaient guère entre eux que par leurs titres : « comte, marquis » ; ils savaient la valeur exacte d'un blason et avaient peu d'estime, sans doute, pour la trop fraîche noblesse de Don Eugenio et de Don Bittor de Hugo. L'étiquette réglait tout dans le sinistre col-

lège ; on y apprenait peu ; les moines, du reste, n'enseignaient aux jeunes Français que le latin, le dessin, le solfège. Et pourtant, je crois qu'ils gagnèrent beaucoup à suivre, pendant un peu de temps, les cours de cette éducation claustrale et sévère. On ne peut rien rêver qui soit plus différent du système de Mme Hugo : la vie en plein air, l'épanouissement libre des natures. Mais au collège des Nobles, ses fils apprenaient la discipline, la maîtrise de soi, une politesse grave et raffinée, le point d'honneur. Peut-être aurait-il fallu qu'ils y restassent plus longtemps encore...

Mais nous sommes en 1812. L'étoile des Bonaparte ne brille plus de son premier éclat. La désastreuse campagne de Russie ranime l'espoir chez toutes les nations sujettes, qui lèvent la tête, qui secouent le joug, qui recommencent à soupirer : « Demain ! » En Espagne, surtout, on pensait au roi national, à Ferdinand VII, enlevé par Napoléon et gardé depuis cinq ans prisonnier dans le château de Valençay. Pour toute l'Espagne, Joseph Bonaparte n'était qu'un usurpateur, et alors que la fortune commençait à se retourner contre l'Empire, alors que les armées de Wellington avançaient à grands pas, à travers le Portugal, dans la direction de Madrid, les soldats de Marmont et de Masséna maintenaient difficilement l'ordre en Espagne. Comme une marée, les armées de Napoléon lentement se retiraient vers les Pyrénées. Gagnant les devants, au mois de mars 1813,

Mme Hugo, Eugène et Victor quittèrent Madrid pour reprendre le chemin de Paris, tandis qu'Abel allait se battre à Vittoria, où le règne des Bonaparte dans la péninsule reçut le coup de grâce.

CHAPITRE IV

LE RETOUR A PARIS

En arrivant à Paris les voyageurs trouvaient la maison toute arrangée pour les recevoir : les draps sur les lits, la nappe sur la table et le rôti au feu. Mme Hugo avait laissé son foyer à la garde du précepteur des enfants et de sa femme, ou de celle, du moins, qui portait son nom, car, pendant le règne de la Terreur, le Père La Rivière, pour sauver sa tête, avait fait semblant d'épouser sa gouvernante ; ce prêtre était devenu, démocratiquement, le père Larivière qui donnait des leçons aux enfants du quartier. C'était un bon latiniste ; de nouveau on déchiffrait Virgile sous les arbres fruitiers en fleur, car c'était alors le mois d'avril. On lisait en plein air les poètes de l'antiquité dont les vers sont remplis de belles fables et d'une poésie délicieuse. A ce régime, Victor Hugo, s'il ne devenait pas un érudit, apprenait si bien à les aimer, — ces poètes, — que jusqu'à la fin de sa vie il ne cessera de les fréquenter.

Les enfants avaient maintenant des camarades de leur âge qui venaient, le jeudi et le di-